

XYZ. La revue de la nouvelle

La maison pittoresque

Jean-Pierre Issenhuth



Numéro 16, novembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1988). La maison pittoresque. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 44–46.

La maison pittoresque

Jean-Pierre Issenhuth

Il y avait, au village de Sainte-Bricolée, une maison depuis longtemps à louer. De nombreuses familles la visitaient, mais aucune n'y trouvait son compte. Son aspect général laissait beaucoup à désirer. En vue de la location, elle avait été flanquée à la hâte d'une rallonge neuve, à laquelle on accédait de l'intérieur par une dénivellation non prévue. Dans l'énervement des travaux, le propriétaire avait oublié de ménager un escalier pour descendre au sous-sol nouvellement creusé, si bien qu'il fallait sortir pour s'y rendre au moyen d'une descente bétonnée, toujours inondée par temps de pluie. La rallonge était de niveau, et sa verticalité faisait ressortir les lignes incertaines de l'ancien corps de bâtiment. Avec ses cratères, ses tas de planches et sa haie de cèdres tordus, le terrain n'était guère plus avenant que la bâtisse.

Cependant, comme dit le proverbe, on trouve toujours chaussure à son pied, et les voisins, pour qui le spectacle de cette maison était un cinéma permanent depuis des années, virent enfin le défilé des visiteurs s'éclaircir, et la même famille revenir trois fois et discuter avec de grands gestes. Ce fut bientôt l'emménagement. Des voitures, dans les modèles des années cinquante, se relayèrent pendant deux jours et déversèrent le contenu hétéroclite de leurs remorques. Chaque journée d'installation se termina par une grande fête à la bière, agrémentée de klaxons musicaux, fête à laquelle une demi-douzaine de familles nombreuses semblaient avoir été conviées. Et le moral des voisins commença à s'assombrir.

Chose étrange, à mesure que la maison s'emplissait, elle paraissait se vider au même rythme. Les jours de collecte des déchets, dans les premiers temps, il y avait toujours, le long de la rue, un ou deux matelas, un sommier, une chaise ou un fauteuil défoncés. Peu après arriva une piscine qui fut montée à la diable, sans que le sol ait été nivelé. Elle devait s'effondrer à la première neige. La piscine fut suivie de plusieurs carcasses de voitures, dont l'une piqua du nez dans un trou et resta là. Puis, d'énormes souches d'arbres avec leurs racines furent déposées par un camion, probablement pour chauffer. Enfin, les tas de planches épars sur le terrain servirent à édifier un abri d'auto inhabituel, qui ne devait jamais abriter de voiture en état de marche, mais seulement des motoneiges auxquelles il manquait des organes essentiels, ainsi qu'une moto, hélas rutilante.

Le matin, l'occupant sortait avec sa femme, tous deux en bottes western et grande tenue de motocyclistes, mais ils ne partaient pas. L'homme essayait la moto avec de grandes pétarades. Il contemplait le beau moteur. Il essayait la radio de la moto, et surtout le volume du son. Il faisait miroiter son casque au soleil. Tous deux prenaient position sur l'engin. Il y avait un semblant de départ, puis, sans doute contenté par cette démonstration magistrale, qui n'était qu'un baroud d'honneur pour les voisins, le couple rentrait dans la maison. Peu de temps après, l'homme ressortait en costume normal — pantalon beaucoup trop court, souliers non lacés, coupe-vent couleur d'huile à moteur — et s'en allait, après les nombreux essais d'accélération requis, dans une voiture jaune de modèle indéfinissable, au capot fermé par un fil de fer. Il revenait une heure plus tard et ne paraissait plus. Les enfants prenaient le relais. Ravis de disposer d'un terrain achalandé, ils jouaient à se lancer de la terre et des morceaux de planches. Au bout de quelque temps, on voyait leur mère sortir en robe de chambre à grandes fleurs. Elle les abreuvait d'injures et ils rentraient l'oreille basse. Ensuite, on les entendait hurler dans la maison.

Les jours passaient et le bâtiment se détériorait. Une fenêtre, puis une autre, furent zébrées de papier collant pour tenir en place les vitres cassées. Un réfrigérateur apparut sur le perron. L'entrée d'asphalte, après des interventions incessantes sur des vestiges de voitures qui ne faisaient que passer, se couvrit d'une couche d'huile noire. Un après-midi d'automne, l'homme sortit avec une tronçonneuse de grand format et procéda à un essai de sciage des souches qui s'avéra décevant. La chaîne s'était-elle engorgée avec la terre prise aux racines? Le réservoir fuyait-il? Les souches restèrent là.

L'hiver, sous la neige, la maisonnée passa inaperçue. On nota simplement que le toit de l'abri d'auto s'affaissait et que la voiture, ayant perdu une portière, s'emplissait de neige.

Au printemps, il y eut dans l'air un esprit de ménage, qui ne changea pourtant rien à l'aspect du terrain. Ce fut la maison qui se vida, et son contenu complet fut accumulé le long de la rue. Les voisins respirèrent. Le lendemain: déception. Les occupants n'avaient pas bougé. Comment vivaient-ils dans la maison vide? La voiture jaune, en reculant, avait plié le lampadaire de l'entrée. Il éclairait maintenant l'intérieur de la haie. Il y eut, au fond du terrain, une tentative de jardinage. Il y eut, après beaucoup de bière, des parties de badminton au jugé, la nuit, dans la rue mal éclairée. Il y eut d'autres déplacements de matériel. Un feu de la Saint-Jean fut allumé entre les carcasses de voitures. On entendit jusqu'à des bruits de tronçonneuse insistants à l'intérieur de la maison. Et puis, le 2 juillet, sans que rien d'autre n'ait bougé, plus personne.

Le propriétaire, qu'on avait sans doute payé par chèques et qui n'avait pas paru depuis un an, se présenta le lendemain.

Jean-Pierre Issenhuth. Né à Troyes en 1947. Auteur de *Entretien d'un autre temps* (l'Hexagone, 1981). Travaille dans les écoles primaires avec les instituteurs et les enfants.

**André
Carpentier**



*Journal
de
mille jours
[Carnets 1983-1986]*

358 p., 17,95 \$

Coédition: Guérin littérature / XYZ éditeur
XYZ éditeur, C.P. 5247, Succursale C, Montréal, H2X 3M4